

Emilien Tracol

Étude sur les ressorts du féminisme constructiviste

Mars 2024

(Dernière mise à jour : juillet 2024)

Sommaire

Introduction.....	4
Les ressorts du féminisme constructiviste.....	6
<i>L'égalitarisme des sociétés démocratiques.....</i>	<i>6</i>
<i>L'égalitarisme aboutit aux rejets de toutes différences naturelles, qui sont donc culturelle....</i>	<i>6</i>
<i>Les différences entre les deux sexes sont perçues comme culturelles et tournent aux désavantages des femmes.....</i>	<i>7</i>
<i>La condition de la femme.....</i>	<i>8</i>
<i>Définition du constructivisme.....</i>	<i>8</i>
<i>La pensée de Simone de Beauvoir : l'existentialisme.....</i>	<i>9</i>
<i>La biologie n'est pas anecdotique.....</i>	<i>9</i>
<i>Le débat entre culture et nature et ses limites.....</i>	<i>11</i>
<i>Le sexe génital et le sexe au sens large.....</i>	<i>11</i>
<i>Le corps et l'âme sont inséparables et s'influencent mutuellement.....</i>	<i>11</i>
<i>L'âme n'est cependant pas le corps.....</i>	<i>12</i>
<i>Quelques différences biologiques.....</i>	<i>13</i>
<i>Biologie ou conditionnement social ?</i>	<i>15</i>
<i>Concordance entre caractères naturels et attentes culturelles.....</i>	<i>16</i>
<i>Dialogue de séduction entre masculinité et féminité.....</i>	<i>16</i>
<i>Les désirs des hommes ne sont pas les désirs des femmes.....</i>	<i>16</i>
<i>L'intégration des codes de la société se fait par le prisme de notre nature.....</i>	<i>17</i>
<i>La maternité et son influence sur la psychologie féminine.....</i>	<i>17</i>
<i>L'idéal féministe contre l'idéal féminin.....</i>	<i>18</i>

<i>L'interchangeabilité des rôles parentaux.....</i>	18
<i>L'importance de chaque rôle parental et les résultats de la psychanalyse.....</i>	19
<i>L'idéal de domination contre l'idéal de service</i>	19
<i>La répartition sexuée du travail.....</i>	20
<i>Une autre incohérence de l'idée constructiviste que l'homme et la femme sont des purs produits de la société : l'exemple des jouets.....</i>	21
Conclusion.....	23

Introduction

Ce petit essai souhaite éclaircir la pensée du féminisme moderne en tentant d'apporter d'autres réponses aux problèmes qu'il soulève. C'est aussi un engagement au débat intelligent. Ces énigmes éternelles que sont la nature de la femme, la nature de l'homme, et le problème de leur relation, sont à la fois au cœur des discussions actuelles et en même temps totalement ignorées ou étouffées. Expliquons-nous : la considération et la place prédominante qui est accordée à la femme dans la société nous pousse à nous réinterroger sur ce qu'elle est, sur le rôle qu'elle a pu jouer dans l'histoire, sur les rapports homme-femme et sur la question centrale de l'égalité entre les deux sexes. Cette dynamique serait une excellente chose si elle ouvrait sur un dialogue social constructif permettant une juste analyse de la nature des deux sexes, une plus grande harmonie entre eux et une meilleure adaptation de la société pour favoriser le quotidien des hommes comme des femmes en fonction de ce qu'ils sont. Malheureusement, le féminisme moderne qui s'est emparé de ces problématiques ne propose rien de tout ça. Il préfère une opposition et une guerre des sexes, un discours déconstructiviste, et parallèlement, la confusion entre les sexes et leur indifférenciation montrant une incompréhension à leurs égards. Pourtant, les hommes et les femmes se distinguent, puisqu'on les nomme différemment. En réalité, c'est sur la conception de cette différence que l'enjeu du débat du féminisme porte. Cette différence est-elle construite et donc illusoire, ou essentielle et indélébile ? Toutes les positions féministes reposent sur la conviction que la première réponse est la bonne. Notre travail tente seulement de répondre rationnellement à ce dilemme.

Souvent, exprimer une vision opposée à celle qu'impose ce nouveau féminisme nous décerne les noms de conservateur, sexiste, et nous isole socialement. Cette charmante ambiance qui interdit de réfléchir au nom de la morale n'est sûrement pas propre à ce féminisme, la bien pensance englobe un tas d'autres thèmes, et l'intolérance est le propre de toutes les idéologies, voire une tendance de l'Homme. L'idéologie féministe, comme d'autres, se croyant investi d'une mission juste et noble, se considère comme l'incarnation du Bien. Cette dangereuse prétention empêche toute remise en question (le Bien n'est pas contestable) et disqualifie d'emblée les idées adverses sans même chercher à les comprendre. En admettant que le féminisme est effectivement ce qu'il prétend être, cela ne justifie toujours pas l'implacable condamnation des opinions divergentes. Nous avons le droit de nous tromper.

Soyons clair : nous sommes entièrement pour l'égalité des droits entre les hommes et les femmes, nous estimons que la femme est l'égale de l'homme puisque les deux participent à une même humanité. Nous croyons qu'ils ont tous les deux la même dignité humaine, c'est évident. Mais l'idéologie féministe que nous désignons va beaucoup plus loin, elle impose une certaine vision de la femme, de la société et de l'histoire à une réalité qui nous apparaît bien différente. Distinguons bien deux choses : d'une part une revendication légitime d'égalité de droit pour les deux sexes, chose réalisée en France depuis plusieurs décennies maintenant, et d'autre part une philosophie féministe qui raisonne sur ce que sont les hommes, les femmes, et leur relation dans l'histoire. Notre texte réfléchit sur la philosophie féministe, pour provoquer la contradiction et proposer une plus juste compréhension des positions féministes, ainsi que les objections qu'on peut leur faire.

Pointons également un autre danger qui menace le débat serein : celui des passions. Il n'est pas rare de voir dans les manifestations féministes mais aussi dans leurs discours des slogans tels que « l'amour triomphera », « une femme sera tuée dans 48h »,

« le patriarcat tue », et beaucoup d'autres phrases qui soulignent la discrimination, la violence et l'injustice que subissent les femmes... Avec cette victimisation, fondée ou non, nous retrouvons d'abord cette affirmation manichéenne « d'être le bien » contre le « mal », annulant tout débat devant l'obligatoire compassion censée nous saisir. Ainsi, la récurrence des termes sentimentaux s'autosuffit et nous abstient de chercher d'autres explications. Une idée qui provoque l'émotion, c'est bien connu, suscite l'adhésion des foules sans besoin d'aucune preuve et le fait plus vite encore qu'un raisonnement rigoureux. L'idée se propage par contagion mentale, et cette contagion finit par transformer les individus en simple perroquet de l'opinion générale. Ainsi s'ajoute à l'émotion un effet boule de neige qui veut que plus une chose est répétée et plus elle finit par avoir l'air vraie. L'émotion et la répétition, voilà les maîtres mots de la propagande. L'usage récurrent dans le discours féministe des chiffres chocs (10, 20 et parfois 30 % d'écart salarial, une femme violée toutes les 10 minutes...), l'emploi de phrases brèves et percutantes quoiqu'avec des mots très généraux et vagues, jamais définis, (patriarcat, égalité, sexisme, discrimination...) éveillent la compassion, soulèvent l'indignation et la colère, bref, provoquent toutes sortes d'émotions qui rendent incapable de bien juger l'information qu'on nous donne et de prendre du recul dessus. Mais tout ceci n'équivaut pas à des **explications**, et encore moins à une preuve de quoi que ce soit. Le discours féministe doit ensuite démontrer tous ces chiffres, et dire s'il existe plusieurs causes d'explication possible, ou une seule (le patriarcat), au lieu de simplement répéter des lieux communs. Mais à ce niveau, les paroles fracassantes et assurées laissent place à des balbutiements embrouillés. Dire par exemple que l'existence d'un écart salarial entre homme-femme est le résultat d'une société sexiste, c'est aller un peu vite en besogne. Cet écart peut s'expliquer par bien d'autres facteurs (métiers et postes différents, temps de travail différent, demandes d'augmentation, heures supplémentaires...) Pour l'anecdote, une serveuse gagne un salaire systématiquement supérieur à un serveur, simplement parce que cette dernière reçoit généralement plus de pourboire que lui. Voilà un écart salarial en faveur des femmes, de là à conclure que la société est matriarcale...

En tout cas, le temps de la lucidité ne se fait que dans l'apaisement et le calme. L'indignation contre l'injustice est très saine, mais la réflexion rationnelle suppose la maîtrise de soi et de ses émotions. Or nous constatons que la pensée féministe encourage davantage l'émotion qu'un discours construit, n'aidant pas l'émergence d'un débat intelligent dans l'espace public. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'existe pas de discours féministe construit, évidemment il y en a, mais ce n'est pas ce féminisme quotidien qui nous est servi dans les médias, infusé à forte dose dans la société.

Pour terminer, il faut nous prémunir d'un reproche qu'on nous fera : la généralisation. Quand nous parlons « des féministes actuelles », « des femmes », « des hommes », nous généralisons pour nous faire comprendre, pour souligner une tendance significative dans ces groupes, et non pour dire que tous les individus du groupe sont tous exactement comme nous le prétendons. Quand nous généralisons, nous parlons toujours d'une majorité, et non d'une totalité.

Voilà quelques remarques exposant les difficultés du débat sur le féminisme. C'est donc dans ce contexte délétère pour la réflexion qu'il nous a paru important d'apporter quelques réponses clarifiées aux questions que soulèvent, ou négligent, le féminisme. Notre travail ne détaillera pas la doctrine féministe, mais l'une de ces thèses principales, le constructivisme. Il ne se proposera pas seulement de montrer au lecteur sa pensée profonde et ses erreurs, mais encore de lui présenter les vérités qui élucident les problèmes auxquels le féminisme croyait avoir trouvé la juste réponse.

Nous espérons au cours de cet exposé être le plus clair, simple et précis possible, au risque peut-être de paraître monotone, mais sans jamais au moins être ambigu ou donner derrière des formules savantes et des paroles pompeuses cette impression troublante de vérité qui s'avère plus obscure qu'éclairante.

Les ressorts du féminisme constructiviste

L'égalitarisme des sociétés démocratiques

Le féminisme est un mouvement pour l'égalité, comme la grande majorité des mouvements sociaux actuels (le mouvement pour les animaux, pour les LGBT, la considération des enfants comme des adultes...). C'est l'un des traits marquants de notre époque. La passion pour l'égalité qui s'est déversée dans les sociétés occidentales se démocratisant depuis la Révolution française a rendue odieuse toute idée d'inégalité, dans les esprits davantage que dans les faits. Tocqueville a exposé ce phénomène dans la dernière partie de son deuxième tome *De la démocratie en Amérique* : « Moins il y a de privilège, plus la haine que les hommes portent aux privilèges augmente. Quand les conditions sont inégales, il n'y a pas de si grande inégalité qui blesse les regards ; tandis que la plus petite dissemblance paraît choquante au sein de l'uniformité générale ; la vue en devient plus insupportable à mesure que l'uniformité est plus complète. » De ce constat, que l'égalité entraîne un désir toujours plus grand d'égalité, l'auteur du XIXème en conclut « que le mouvement social qui rapproche du même niveau le fils et le père, le serviteur et le maître, et en général, l'inférieur et le supérieur, élève la femme et doit de plus en plus en faire l'égal de l'homme. » Cet élan démocratique vers l'égalité qui se produit à la fin du XIXème et au XXème siècle devait être un des facteurs profonds bien que méconnu du redressement, ou plutôt de l'unification de la condition des femmes avec celle des hommes.

L'égalitarisme aboutit aux rejets de toutes différences naturelles, qui sont donc culturelles

Ce qu'il importe de voir dans l'élan des sociétés modernes vers l'égalité, dans cette passion jamais rassasiée, cet « esprit d'égalité extrême » dont parle Montesquieu, c'est que toutes les différences paraissent insupportables et injustes, même les plus naturelles. Toute différence est considérée comme une anomalie, comme contre nature, et de fait, le féminisme affirme que les différences homme-femme ne sont que la conséquence désastreuse d'une société qui a corrompu la vraie nature de la femme. C'est pourquoi le mot « genre » dont le sens revêt les différences d'origine **culturelles** des deux sexes, s'est très largement répandu et s'est confondu avec le « sexe » qui désignait les différences **naturelles**, dans l'idée d'effacer du vocabulaire une vision biologique des inégalités homme-femme.

La société aurait donc entièrement créé la féminité par son éducation, que ce soit le physique des femmes ou leur psychologie, les dénaturant et les rendant plus faibles que leurs compagnons mâles, et cela à leur plus grand profit. Il y a deux affirmations ici : 1. Que la psychologie des femmes est **entièrement** construite par la société 2. Que cette psychologie est **inférieure** aux hommes à cause « de la condition qu'on leur a assignée dans la société » pour reprendre les mots de Mme d'Épinay au XVIII^{ème}. C'est la condition dans laquelle les a placées la société qui est à l'origine de la faiblesse des femmes par rapport aux hommes.

Les différences entre les deux sexes sont perçues comme culturelles et tournent aux désavantages des femmes

Notons au passage la conclusion paradoxale de la pensée féministe : les femmes actuellement, dans l'état où les a placées la société, sont des êtres inférieurs aux hommes. La condition féminine étant supposée inférieure à la condition masculine, il en résulte que la psychologie féminine est aussi inférieure. Le mouvement pour les femmes dévalorise ce qu'est la femme car elle est vue comme un être que la société a façonné pour avoir un rôle inférieur à celui de l'homme. D'où cet étonnant paradoxe : l'idéal du féminisme n'est pas la femme, mais l'homme ! La femme « libre » est une femme « forte » qui a réussi sa vie par son ascension sociale, par son travail lui rapportant le pouvoir et l'argent, ce qui était le monopole de l'homme dans certaines classes il y a un siècle. Dans la liste des métiers encouragés par le féminisme, on retrouverait ceux où les hommes sont prédominants, comme ingénieur ou patron. Nous verrons amplement plus loin que les valeurs féministes sont des valeurs masculines, et que le féminisme actuel est « masculinisant » si nous reprenons l'appellation d'Alain Soral.

Cette vie laborieuse tournée vers l'extérieur, si épanouissante soit-elle, demande souvent des sacrifices très angoissants pour une femme qui vers ses trente ans doit choisir entre fonder une famille ou continuer sa carrière, un dilemme stressant que l'homme a l'avantage de ne pas avoir. C'est pourquoi l'arrivée des femmes sur le marché du travail, tout en ouvrant de nouveaux horizons de vie a parallèlement compliqué le quotidien des femmes en le rendant plus anxiogène. C'est ce que remarque aussi Emmanuel Todd dans son ouvrage sur l'histoire des femmes.

Que les destinées des hommes comme des femmes se soient élargis, que les possibilités d'avenir soient désormais plus ouvertes qu'il y a un siècle, c'est une amélioration des conditions, et donc oui nous considérons que la condition de la femme a évolué en bien dans ce sens-là. Cette nouvelle situation engendre cependant des tensions et des angoisses qu'il ne faut pas avoir peur de regarder en face et qui nuancent ce sentiment de progrès de la condition de la femme, qui, à d'autres égards, n'est pas toujours plus enviable qu'il y a un siècle¹.

¹ Le débat est toujours de savoir sur quels critères basons-nous notre évaluation de la condition de vie des gens ? Est-ce le bonheur individuel ? Sommes-nous dans ce cas sûr que les femmes sont plus heureuses maintenant qu'au début du XX^{ème} siècle ? A cette question s'en ajoute automatiquement une deuxième : qu'est ce qui rend heureux une femme ? Nous voyons que la réponse est en partie subjective, si bien qu'il n'existe pas une condition idéale de la femme qui rendrait toutes les femmes heureuses, mais de multiples conditions épanouissantes. Certaines se plairont à s'occuper des enfants, d'autres à faire un métier intellectuel, d'autres un métier relationnel, plus rarement peut être, un métier manuel...

La condition de la femme

Alain Soral souligne au passage que la notion de « condition féminine » est historiquement et socialement un abus de langage. Il est bien évident que la duchesse, la bourgeoise, et la paysanne n'avaient pas la même condition dans la société d'autrefois, tout comme aujourd'hui les femmes de l'élite n'ont pas la même vie que les femmes des basses classes. Mme de Sévigné au XVII^{ème} n'avait par exemple aucun intérêt commun avec les paysannes de son temps qu'elle ne connaissait même pas, et elle vivait dans un monde luxueux étranger aux leurs. La condition sociale des femmes n'existe pas car les femmes ne sont pas une classe sociale. Ce qui existe en revanche, c'est la condition des ouvrières, ou des bourgeoises, qui peuvent être comparé à la condition de leur mari, les ouvriers et les bourgeois. On verrait qu'il y a une division sexuée des tâches, mais que la condition féminine n'est pas forcément plus dure que la condition masculine. Mais cette analyse historique pourtant intéressante dépasse notre sujet.

Définition du constructivisme

Laissons donc en suspens nos digressions, et revenons sur la position du féminisme au sujet des différences qui distinguent l'homme de la femme, ce qui est l'objet de notre présent essai. Les différences homme femme auraient été créées de toutes pièces par les rôles sociaux attribués à chaque sexe, ces différences ne seraient qu'une pure construction culturelle et non une donnée naturelle et biologique. D'où la volonté féministe de déconstruire ces rôles pour que la femme devienne enfin comme un homme. Cette pensée constructiviste découle, nous l'avons vu, d'une passion immodérée pour l'égalité qui ne peut supporter des différences naturelles entre les deux sexes, et qui, si elles ne sont pas naturelles proviennent donc de la société.

Le constructivisme découle également d'une nouvelle méthode d'analyse du monde, dont le point de départ n'est plus le monde réel, mais notre moi, considéré comme la seule vérité première depuis Descartes. Progressivement nous avons changé notre critère de vérité, passant du monde pensé au sujet pensant.

Désormais, les réflexions partent de la réalité du moi pour tenter d'expliquer les autres réalités. La vérité n'a plus à être reçue, elle est acquise et construite par l'esprit pensant. Puisque tout part du moi, la réalité est rejetée et l'on va chercher à imposer sa pensée au réel et non à accepter le réel s'imposant à sa pensée. De même le bien va aussi devenir notre volonté, et ce n'est pas notre volonté qui doit se plier au bien. En faisant du moi la vérité et le bien, nous retrouvons l'essence même de ce que nous appelons l'intolérance².

Que notre esprit pensant soit l'origine de la vérité, remplaçant la réalité extérieure pensée, a entraîné les différents mouvements philosophiques modernes que sont le subjectivisme, le relativisme, et, pour ce qui nous intéresse, le constructivisme. C'est par cette idée que la vérité est notre vérité que nous pouvons aujourd'hui décider de qui nous sommes, et de qui nous pourrions être plus tard. La vérité émanant de nous, et non plus du réel extérieur, rien ne nous est imposé, et nous pouvons ainsi tout déconstruire pour tout reconstruire, afin d'être ce que nous voulons être sur l'instant. Or à cela ne s'oppose plus qu'une chose : l'influence de nos congénères, par l'éducation et la conformité à la

² Le subjectivisme, cette idée de « nous avons tous raison », sert souvent de façade à une pensée qui n'accepte aucune remise en question. Ce « nous avons tous raison » est finalement l'équivalent du « je n'ai jamais tort ».

société. La seule entrave à cette liberté absolue, le seul déterminisme, c'est celui de la société.

Le constructivisme postule donc que les hommes et les femmes, et leurs psychologies, sont uniquement des produits de la société, les racines de leur nature n'étant pas plus profonde que celle de la société elle-même. Voilà ce qu'est le constructivisme, dont les représentants illustres sont le duo Sartre-Beauvoir.

La pensée de Simone de Beauvoir : l'existentialisme

La majorité des féministes se réclament de la philosophie de l'emblématique Simone de Beauvoir. La pensée constructiviste repose sur ce célèbre adage que « l'existence précède l'essence ». A notre arrivée en ce monde nous serions tous potentiellement semblables, car tous sans essence, tous indéterminés, avec les mêmes potentialités. Nous voyons pourquoi l'égalitarisme aboutit au constructivisme, car vue sous cet angle nous sommes tous égaux, identique comme les tirages d'un même moule. Advenu sans essence, en étant que pure potentialité et pure liberté, les influences de la société et plus tard nos propres choix peuvent tout modifier, de notre psychologie jusqu'à notre physique, puisque rien n'est fixé en nous, puisque tout peut changer et que nous n'avons aucune essence. Le fait que nous n'ayons aucune essence nous permet même de choisir d'être un homme ou une femme. C'est la fameuse phrase de son compagnon que de Beauvoir a féminisé : « on ne naît pas femme, on le devient ». Nous n'aurions aucune détermination à la naissance. Totalement malléable et sans nature fixée d'avance, nous pourrions, en étant un peu radical, imaginer devenir n'importe quoi, un chien ou un dauphin, et certains aujourd'hui tentent d'aller au bout de la logique, ou plutôt de l'illogique. Cette conception donne une puissance infinie à l'influence de la société d'une part, qui peut tout construire, et d'autre part à nous-mêmes qui pouvons entièrement décider de ce que nous sommes.

Simone de Beauvoir dans *le deuxième sexe* écrit pourtant que nous avons une « nature », elle ne l'ignore pas, mais elle la qualifie de « contingente » et pense qu'elle peut **varier selon le contexte**. Cela revient à affirmer que nous n'avons aucune détermination biologique, que nous n'avons pas d'essence immuable, et que notre nature se réduit à la définition qu'en donne la société. Tout ce que nous sommes à la naissance est temporaire et peut s'effriter au contact de l'extérieur, et seul le contexte social et nous-mêmes feront de nous ce que nous deviendrons. Pensée d'où dérive aussi l'idée athée de l'Homme Dieu qui se crée lui-même, Homme autosuffisant qui n'aurait rien reçu de personne. En pensant que notre biologie est parfaitement malléable, qu'elle n'est pas essentielle, on retire toute consistance à la nature et on termine par dire qu'elle n'existe tout simplement pas. Car si la nature n'a aucun effet définitif, si elle est subordonnée au contexte social dans lequel elle se développe, on finit par croire qu'elle n'est rien et qu'elle n'existe pas en soi. L'interprétation d'une origine sociale de la différence biologique est la conséquence dernière de la pensée sartrienne, de cette pensée constructiviste. C'est pourquoi les différences homme – femme sont considérées dans le féminisme moderne comme une corruption de la société, y compris notre physique. Cette conclusion est digne d'une philosophie qui se coupe des sciences expérimentales, selon les mots de Tresmontant.

La biologie n'est pas anecdotique

En réalité nous ne sommes pas abstraitement humains avant de devenir homme ou

femme, nous sommes humains qu'en étant concrètement un homme ou une femme³, car un être humain sans sexe n'existe pas (ou qui changerait véritablement de sexe non plus d'ailleurs). Notre corps sexué n'est ni anecdotique, ni contingent, il ne peut être nié, effacé ou totalement changé. Nous naissons avec une **essence génétique**, nous avons des gènes dans **chacune** de nos milliards de cellules qui nous déterminent et qui font que nous serons soit un homme (XY) ou une femme (XX), que nous aurons aussi une certaine taille, de façon plus anecdotique une certaine couleur d'yeux et de cheveux... que nous le voulions ou non nous avons un corps féminin ou masculin qui ne se modifie pas en fonction de la société dans laquelle nous sommes⁴. Il reste maintenant à savoir si ce corps lui-même détermine notre façon de penser, ou si notre psychologie est pour le coup purement construite par le contexte extérieur. Nous parlons des gènes, mais nous verrons qu'hommes et femmes ont des hormones différentes, et qu'elles jouent sur nos capacités (physiques et intellectuelles). Ces premières différences incontestables, ni nous, ni la société ne pouvons y changer quelque chose.

Citons à ce propos le philosophe des sciences Claude Tresmontant, qui s'attache à nous rappeler ces réalités biologiques fondamentales : « La nature, dont on conteste d'ailleurs souvent l'existence, dans les milieux où l'on ignore tout de la biologie, a sa réalité et ses lois constitutives à la fois. La nature, c'est-à-dire l'ordre biologique et psychologique, qui est pour l'homme un donné préalable, a sa propre organisation, son anatomie, sa physiologie et les normes inhérentes à cette physiologie. Aucune « culture » n'a pu, jusqu'à présent modifier notre anatomie fondamentale et les lois de notre physiologie, sinon pour faire des monstres et des malades (...) La « culture » mentale, intellectuelle, ne modifie pas la longueur de nos intestins, les aptitudes de notre foie, l'architecture générale de notre squelette, ni les lois bio-chimiques qui caractérise notre métabolisme. Il y a pour l'homme un donné biologique. (...) On peut regretter que notre anatomie, notre physiologie, notre métabolisme biochimique ne soient pas modifiables au gré de notre fantaisie, à chaque renouvellement ou à chaque mode de ce qu'on appelle la « culture ». »

Un donné biologique nous constitue. Nous sommes un organisme vivant régit par des normes constitutives qui ont besoin d'être respectées pour qu'il fonctionne normalement. Le corps a besoin d'une certaine quantité de nourriture (ni trop ni trop peu), d'une certaine quantité d'eau, et de beaucoup d'autres conditions précises pour qu'il puisse fonctionner correctement. Cette structure biologique qui possède des normes à respecter, peut, à cause de nous ou des circonstances extérieures (maladies, climat, pression sociale...), être bien ou mal entretenue. La maladie est le résultat d'une déviance de notre état normal, une déviance face aux normes de notre structure biologique. L'Homme est libre de suivre ou de s'écarter de ses normes internes, en faisant des bons choix pour sa santé (faire du sport) ou des mauvais (en mangeant tous les jours au mcdo). La « culture », nous entendons par ce mot l'environnement extérieur, le « contexte », peut avoir des impacts importants sur notre organisme, en incitant à des bonnes ou des mauvaises conditions pour lui, mais jamais elle ne peut modifier sa structure ni les lois qui le dirige. Ce n'est pas la société qui a créé notre structure biologique, d'autant que les individus d'une même société possèdent chacun une structure unique. Une même cause produirait des effets différents ?

La biologie existe donc et tout n'est pas culturel en nous, car nous avons un corps

³ Le père Tony Anatrella réaffirme cette évidence dans ses livres.

⁴ Il serait bien naïf de croire qu'en se maquillant et en faisant de la chirurgie esthétique nous pourrions changer de sexe réellement. Les chromosomes féminins et masculins étant dans chacune de nos cellules, il faudrait pour changer de sexe changer aussi la composition de chacune de nos cellules, c'est-à-dire se changer entièrement, ce qui est bien entendu impossible. Cette idée de changer de sexe est une illusion absolue.

qui suit des lois biologiques indélébiles. La culture ne peut que nous inciter à suivre ou à négliger ces lois biologiques. La culture porte sur nos comportements par rapport au corps, pas sur notre corps lui-même.

Avançons maintenant pour voir dans quelle mesure les différences comportementales entre les hommes et les femmes sont-elles naturelles ou culturelles ? Il serait tout aussi insensé de croire que la biologie explique tout, nous l'avons vu, la culture par l'éducation et la société a forcément une grande influence, ou même **la principale** influence sur nos comportements. Mais le féminisme constructiviste dit explicitement que toute notre psychologie est construite, que la biologie n'impacte pas notre psychologie. Voyons si cette position est tenable.

Le débat entre culture et nature et ses limites

Il nous faut prolonger cet interminable débat entre culture et nature, en sachant qu'il est interminable parce que les deux sont si mélangés qu'il est souvent impossible de trancher nettement si tel comportement est d'origine culturelle ou naturelle, car c'est souvent les deux à la fois. Nos comportements naturels s'inscrivent dans une culture, et la culture se vit à travers notre nature. Mais ce flou n'est cependant pas total, et nous allons voir qu'il y a des certitudes concernant les rôles que jouent la biologie et la culture dans la différence des sexes.

Une dernière limite qu'il faut garder à l'esprit, c'est qu'il semble très malaisé de tirer avec précision les conséquences psychologiques de nos différences biologiques, du fait qu'il est interdit, pour des raisons d'éthiques évidentes, de faire des expériences génétiques ou hormonales sur des embryons ou des enfants afin d'en étudier les effets ultérieurs. L'évaluation des effets des hormones et de la génétique sur nos comportements est donc réduite. Cependant certains liens de causes à effets entre biologie et psychologie peuvent s'établir par la simple observation.

Le sexe génital et le sexe au sens large

Le féminisme, après avoir voulu remplacer le sexe au profit du genre, tente parfois de confondre la signification du mot sexe au sens large (mâle ou femelle) avec le sexe désignant seulement les parties génitales. Être une femme se réduirait à avoir un utérus et une poitrine plus développée, et à avoir un phallus pour l'homme. Vue ainsi, la différence des sexes est si minime qu'elle n'entache pas trop l'égalité parfaite qui berce la pensée féministe, et reste acceptable à ses yeux. Mais nous allons voir que les différences biologiques sont bien plus que corporelles, et impliquent inévitablement des différences psychologiques.

Le corps et l'âme sont inséparables et s'influencent mutuellement

Certains ou certaines qui ne vont pas jusqu'à dire que tout est culturel, estiment en effet que si notre corps est un fait naturel, notre psychologie reste au moins totalement construite par la société. Or cette pensée cartésienne fait fausse route en pensant que l'âme est distincte et coupée du corps, car l'âme doit être unie au corps pour que le corps soit vivant. Un corps sans âme, c'est un cadavre qui se décompose remarque pertinemment Tresmontant. L'âme est un principe unificateur qui permet à tous les membres du corps d'être soudés, et de former un seul et même organisme vivant. Cette notion d'organisme révèle l'interdépendance de tous les membres du corps : car quand

un membre est affecté, c'est l'organisme entier qui est affecté. L'âme c'est le principe unificateur qui tient tout, qui anime, en biologie on dirait qui informe la matière du corps. Les deux sont donc inséparables et forment ce qu'on appelle un corps vivant. Un corps sans âme, c'est un corps décomposé, un cadavre. Le corps vivant, c'est l'union d'un corps et d'une âme.

Ces deux réalités sont inséparables. Quand le corps est blessé, physiquement, c'est l'âme qui va ressentir une douleur, mentalement. A l'adolescence notre corps se transforme et concomitamment se transforme avec lui notre vision du monde, de la sexualité et de la vie, c'est-à-dire que précisément au moment où notre corps se transforme notre esprit s'adapte et change aussi. Notre psychologie est donc en partie influencée par notre corps et ne peut être totalement culturelle, car corps et âme ne font qu'un. L'attitude de notre esprit (joie ou tristesse...) peut jouer sur notre état physique (bonne ou mauvaise santé), et inversement l'état de notre corps sur notre mental. Nous ne pouvons concevoir le corps séparé de l'âme, ni également la biologie de la psychologie.

Si ces réflexions n'étaient pas suffisantes pour établir une influence du corps sur l'esprit, et donc prouver qu'il y a une composante naturelle dans notre psychologie, raisonnons du point de vue constructiviste : si les caractères féminins et masculins sont uniquement le fruit d'une lente construction sociale, si la seule et unique influence que subit notre psychologie est celle de la société, chaque modification sociale ou de régime devrait entraîner une modification dans la psychologie des hommes et des femmes, de telle façon que la psychologie féminine au Moyen Âge n'aurait donc rien à voir avec la psychologie féminine actuelle, puisqu'il ne s'agit pas du tout de la même société, et que soit disant la société est l'origine de la psychologie. Ainsi, la psychologie féminine n'existerait pas. C'est ce que dit le féminisme, la psychologie féminine est une construction sociale qui n'a de réalité que tant qu'on l'accepte. Elle n'a pas de réalité en soi, elle peut être déconstruite. Pourtant, malgré les profondes influences qu'exercent la société sur les mentalités, un substrat persiste et des traits typiquement masculins et féminins perdurent à travers les âges où se succèdent pourtant des civilisations et des régimes divers et variés. Nous croyons ne pas trop nous tromper en affirmant que la psychologie des femmes au Moyen Âge ressemble à la psychologie des femmes actuelles, beaucoup plus que la société féodale ne ressemble à la société capitaliste moderne.

L'âme n'est cependant pas le corps

Un point qui peut paraître secondaire mais qui ne le sera pas pour la suite, c'est que notre esprit n'est pas réductible à de simples faits biologiques comme le pense le matérialisme. Les faits psychologiques comme la tristesse, la joie ou les images que nous nous formons tous les jours dans notre esprit ne sont pas visibles extérieurement ni matériels. Les phénomènes de l'esprit ne peuvent être que des simples mouvements d'atomes, ou un courant électrique. Celui qui observerait de l'extérieur les réactions biologiques qui se produisent lorsque nous nous imaginons quelque chose ne verrait assurément pas ce quelque chose auquel nous pensons, qui est une représentation immatérielle. Si par exemple je m'imagine la lune dans mon esprit, une réaction biologique va se produire au niveau du cerveau, mais à partir de cette réaction il est impossible de voir de l'extérieur l'image de la lune que produit mon esprit, de ce point de vue nous verrions seulement un courant électrique et l'activation d'une zone du cerveau. L'observateur de notre cerveau constaterait que notre esprit s'active par une excitation cérébrale, mais seul nous-même voyons l'image de notre propre esprit. Quoique les faits psychologiques ne se font pas sans réactions biologiques, prouvant l'évident lien qui

existe entre les deux, la vie de l'esprit ne peut se lire dans celle du corps ; ***elle a son activité propre***. « Le cerveau mime seulement la vie de l'esprit » selon la formulation d'Henri Bergson. Le cerveau est une pâle traduction matérielle de l'activité de notre esprit immatériel. Bergson compare la vie de l'esprit à une pièce de théâtre dont l'activité cérébrale ne représenterait que les gestes, sans les paroles. Nous perdriions une grande partie du sens de la scène, tout comme quand nous voulons regarder l'activité de l'esprit par les stimulations extérieures du cerveau nous perdons l'essentiel de l'information. Ainsi l'âme et le corps sont unies, mais la vie de l'âme est aussi en grande partie autonome et déborde du strict cadre corporel. La psychologie ne se réduit pas à la biologie, ou à des mécanismes biochimiques.

Quelques différences biologiques

Ceci étant dit, et maintenant que nous avons la confirmation que notre psychologie résulte en partie de notre corps, mais en partie seulement, étudions en quoi consiste concrètement ces différences de nature entre les sexes.

Dans sa définition large (et non pas seulement génitale), il existe deux sexes. La différenciation sexuelle du corps se fait dès le stade embryonnaire et suit un processus bien décrit par le neuroendocrinologue Jacques Balthazart dans son livre *cerveau féminin cerveau masculin* dont nous reprenons les conclusions ci-dessous.

La différenciation sexuelle du phénotype (= l'ensemble des caractères visibles d'un individu, anatomiques, physiologiques et comportementaux) est majoritairement dû aux hormones. Le fœtus commence par avoir un sexe génétique, soit des chromosomes XX pour la femme, soit XY pour l'homme. Ces chromosomes engendrent le sexe gonadal, c'est-à-dire des ovaires ou des testicules qui vont ensuite se mettre à produire des hormones spécifiques : œstradiol chez les femmes, testostérone chez les hommes. La testostérone se propage dans l'embryon mâle et va jusqu'au cerveau pour se transformer en œstradiol. Suite à cette transformation le cerveau va se masculiniser et se déféminiser, car, fait surprenant, avant l'apparition de la testostérone dans le corps, tout embryon est originellement féminin. L'introduction de la testostérone dans le cerveau masculin va au contact de l'œstradiol se transformer à son tour en œstradiol (c'est ce qu'on appelle « l'aromatisation »). Ainsi, aussi étonnant que cela puisse paraître, c'est la fabrication d'œstradiol par l'arrivée de la testostérone dans le cerveau qui provoque une masculinisation du cerveau, ou plutôt une déféminisation du cerveau chez certains individus. Cela détermine (en partie) certains comportements de l'individu sexuellement différenciés (agressivité, attirance vers un partenaire sexuel de sexe opposé ou de même sexe, comportement sexuel différent entre homme et femme...).

Le dimorphisme cérébral est causé par les hormones dès le stade embryonnaire. Les hormones provoquent ainsi la sexualisation du cerveau en modifiant sa structure, créant des circuits de neurones qui plus tard vont contrôler les fonctions de reproduction ainsi que nos comportements sexuels différent entre les deux sexes. A l'âge adulte par exemple, les cas d'hypogonadisme (homme XY avec un taux anormalement bas de testostérone) entraîne des impuissances ou un manque général de motivation sexuelle et sont ainsi traités à la testostérone. On constate de même chez les femmes un faible effet, mais existant, de fluctuation du désir au cours du cycle menstruel. La corrélation entre hormone et comportement est faible, mais tout de même présente.

Pour faire court, le principal facteur biologique responsable de la différence sexuelle reste les hormones qui créent des différences de structure dès le développement

de l'embryon. Les gènes ont un rôle également, mais moins important et trop méconnus pour être exposé ici.

Lors de l'adolescence survient une nouvelle poussée d'hormone, la testostérone entraînant pour les hommes l'élargissement du larynx pour la mue, la pilosité, le développement des testicules, et celui des muscles. Pour la femme l'œstrogène (qui est une autre hormone féminine) entraîne la formation des seins. Il arrive que des individus XY (homme) ne produisent pas de testostérone, ce dysfonctionnement entraînant alors l'apparition d'une morphologie féminine, montrant que ce sont bien les hormones qui sont la principale cause des différences sexuelles, plus que les gènes. D'ailleurs, des études ont constaté qu'en phase lutéale (c'est-à-dire quand le taux d'œstradiol, qui rappelons-le, est une hormone féminine, est le plus élevé) les femmes réussissent mieux les tests de vitesse de perception et d'aisance verbale, tests auxquelles elles sont naturellement plus douées que leur compagnon mâle. Inversement, c'est en phase menstruelle (= faible taux d'œstradiol) que les femmes améliorent leur score aux tests spatiaux, où les hommes sont naturellement meilleurs que les femmes. Autrement dit, le taux d'hormones féminines dans le corps de la femme influence légèrement ses capacités cognitives en les rendant plus féminines quand le taux est élevé, et plus masculines quand ce taux est au plus bas.

Par ailleurs, cela fait longtemps que la science discute des disparités entre cerveaux féminin et masculin. En moyenne, et en prenant compte de la différence sexuelle des tailles, la différence de poids reste de 100 grammes en faveur de l'homme, mais avec plus de matière grise (= de neurones) pour la femme, et plus de substance blanche chez l'homme. Les scientifiques ne savent en réalité que faire de ces différences dont ils ne connaissent pas les conséquences. Beaucoup soutiennent qu'il n'y en a aucune, même si ces différences existent dès l'enfance.

Une autre étude menée par Simon Baron-Cohen, un psychologue britannique de l'université de Cambridge, montre que les femmes sont légèrement plus empathiques tandis que les hommes sont un peu plus aptes à la systématisation, c'est à dire une tendance à créer des règles à partir de l'observation. Laissons Jacques Balthazard dont nous tirons ces informations nous expliquer lui-même cette expérience : « les chercheurs ont montré à des nouveau-nés d'un jour seulement des photos autour d'un bâton, présentant une figure humaine immobile, dans un cas, et, dans l'autre, la même figure transformée au point de n'être plus qu'un cafouillis de couleur, mais mobile cette fois-ci. Cette expérience révèle que les garçons regardent davantage la figure mobile que les filles, lesquelles préfèrent la figure humaine. Ces observations renforcent l'idée selon laquelle la tendance à l'empathie serait davantage présente chez les filles, et ce dès la naissance, donc indépendamment de toute influence sociale ».

D'autres tests cognitifs ont été menés et se sont avérés concluants dans la découverte d'autres particularités à chaque sexe. On constate par exemple que pour décrire un trajet, un homme préférera employer des repères « absolus » (distance, points cardinaux...), quand une femme privilégiera des éléments concrets, des détails de l'environnement. C'est ainsi qu'un homme aura tendance à dire que la pharmacie est à la troisième à droite, dans une cinquantaine de mètres, alors qu'une femme aura plus de chance de vous indiquer qu'il faudra tourner dans la rue du fleuriste, après la poste. Ce test confirme une tendance des femmes à être plus attentives au réel, quand les hommes sont généralement plus à l'aise pour manipuler les abstractions et établir des lois théoriques. Ces deux visions des choses ont chacune leurs avantages et leurs inconvénients, une perspective moins globale pour l'esprit féminin, une spéculation trop détachée des réalités pour l'esprit masculin.

Biologie ou conditionnement social ?

On peut nous répondre que ces résultats sont l'issue logique d'un conditionnement social. Les femmes développent une aptitude particulière aux éléments concrets et les hommes aux lois générales parce qu'on leur a suggéré culturellement ces aptitudes. Mais ces stratégies différentes qui correspondent à l'activation de zones cérébrales différentes sont donc reliés à ces zones du cerveau. Les hommes et les femmes n'activent pas les mêmes zones du cerveau pour répondre au test de la description d'un trajet. Il y a donc un facteur biologique, du au cerveau différent des hommes et des femmes.

On nous répondra encore que la biologie ne fait que s'adapter à son environnement, et que le développement différencié des zones du cerveau chez les hommes et les femmes n'est qu'une réaction à l'environnement social qui nous entoure. C'est vrai, les connexions neuronales du cerveau sont à 90% formées après la naissance et en réaction aux expériences et aux événements de la vie. Cependant le fait que la femme utilise une certaine zone du cerveau pour résoudre un problème, tandis que l'homme en utilise une autre pour résoudre le même problème n'est même pas une question de structure différente, mais de réaction différente. Les femmes n'ont pas la même attitude que les hommes en face d'un problème, comme celui de décrire un trajet. Leur rapport au réel n'est donc pas tout à fait le même, par nature, sans construction sociale, puisque ce constat est applicable à toutes les sociétés.

Et d'autre part, nous ne croyons tout simplement pas que la société française actuelle qui est majoritairement féministe incite particulièrement les hommes à penser abstraitement et les femmes à ce qu'elles soient plus attentives aux choses concrètes. Aujourd'hui, il est difficile de ne pas le voir, la société influence les femmes vers des métiers masculins, vers des domaines scientifiques, les filles sont très largement poussées à faire des mathématiques, ou de la physique, elles ne sont aucunement désavantagées socialement à faire ce type de métier. Et pourtant, malgré tout, les résultats montrent en définitive une immense majorité d'hommes chez les ingénieurs. Ne pouvant admettre que ces résultats inégalitaires sont la preuve d'une différence naturelle, les féministes continuent à se battre contre une société qu'elles disent oppressives envers les femmes, alors qu'elle ne l'est plus du tout, et depuis longtemps. Cette contradiction frappante ne leur apparait pas à cause d'une idéologie égalitariste qui les contraint, selon nous, à une mauvaise interprétation du réel⁵.

Ainsi, malgré leurs évidentes similitudes, les deux sexes ont aussi de nombreuses dissemblances biologiques dont certains effets sur leurs attitudes peuvent être observées, comme l'agressivité ou une plus grande systématisation (créer des règles à partir de l'observation) chez les hommes, et davantage d'empathie chez les femmes. Toutefois ces constatations **ne sont jamais absolues**. Il n'est pas rare de rencontrer des femmes plus agressives que des hommes, et des hommes plus empathiques. Ces observations ne sont ici que des **tendances significatives**. De même qu'en moyenne les femmes sont plus petites que les hommes, il est courant de croiser des femmes plus grandes que des hommes et inversement des hommes plus petits que des femmes, ces cas minoritaires n'invalident pourtant pas la tendance générale observée.

⁵ Le nombre de contradictions qui résulte de cet à priori fondamental du féminisme, que les hommes et les femmes sont des êtres équivalents, sont légion. Ainsi les féministes, ne peuvent concevoir une société où l'égalité en droit est établie, mais où l'égalité en fait ne l'est pas. Or l'égalité en fait ne peut exister, et cet article souhaite le démontrer en soulignant que, de fait, les hommes et les femmes ne sont justement pas des êtres équivalents. Voir ce que dis à ce sujet Hayek.

Concordance entre caractères naturels et attentes culturelles

Il faut remarquer que les influences des différences biologiques sur l'esprit des hommes et des femmes concordent logiquement avec les caractères que nous leur attribuons depuis des siècles par la simple observation.

L'empathie, l'intuition, la bonté, la finesse psychologique qui ne sont pas l'exclusivité des femmes, sont pourtant des vertus qualifiées de féminines, ce qui s'expliquent en effet par leur attention au réel et leur empathie plus grande. De même le courage, l'endurance, la maîtrise de soi, le raisonnement abstrait sont loin d'être des qualités réservées aux hommes mais caractérisent pourtant un tempérament plus masculin, car l'homme a des tendances naturelles à être plus systématique, plus théorique mais aussi plus combattif et moins conformiste. Il semble que la culture qui oriente et façonne les caractères des individus ne puisse pourtant trop s'écarter des prédispositions biologiques des hommes et des femmes. La féminité et la masculinité sont bien des constructions sociales mais qui ne sont pas entièrement étrangères à ce que sont naturellement les hommes et les femmes. Il y a une cohérence qui n'est pas totalement arbitraire entre la féminité et la femme, et entre la masculinité et l'homme. Ces rôles institutionnels et donc construits prolongent des dispositions naturelles et les renforcent. Il y a une concordance évidente entre la nature de la femme et la féminité, et entre la nature de l'homme et la masculinité.

Dialogue de séduction entre masculinité et féminité

Le père Tony Anatrella, grand psychanalyste, va plus loin dans l'analyse et explique que ces constructions sociales que sont la féminité et la masculinité sont des réactions adaptées au sexe opposé. Selon lui, la masculinité est une réponse significative à la femme, une réponse qui se veut adéquate à ses attentes, et de même la féminité est une réponse aux attentes des hommes.

Sans commenter longuement cette note, il s'agit d'une réflexion originale qui nous permet de comprendre à quel point les normes sociales qui fondent la féminité et la masculinité s'appuient sur la nature des hommes et des femmes, puisqu'elles sont des réactions à leurs attentes respectives, à leurs désirs naturels qui ne sont pas les mêmes. La féminité et la masculinité se créent par le jeu de la séduction. Le but de la masculinité est de séduire la femme, et la féminité de séduire l'homme. Si les attentes de chaque sexe sont certainement différentes dans chaque société, il nous paraît aussi très clair que ces adaptations culturelles sont le reflet des désirs sexuels naturels qui motivent ces comportements féminins et masculins.

Les désirs des hommes ne sont pas les désirs des femmes

Anticipons la réplique adverse : nous pouvons recevoir comme critique que les désirs sexuels des hommes et des femmes sont eux aussi construits par la société, et donc que les codes masculins et féminins qui reposent sur ces désirs n'ont rien à voir avec une quelconque « nature » féminine ou masculine.

Pourtant, si les désirs de chaque sexe peuvent légèrement varier selon les sociétés, il nous paraît aussi très évident que ces désirs comportent des origines naturelles communes à tous. En fait, les expressions comportementales varient d'une société à l'autre, mais ne sont que les diverses traductions culturelles des mêmes désirs. Il est certain que les techniques de séduction s'expriment à travers des pratiques culturelles

propres à chaque société, mais cela n'empêche que le désir de séduire l'autre sexe est une tendance majoritaire de toutes les sociétés.

L'intégration des codes de la société se fait par le prisme de notre nature

En rejetant l'idée d'une différence des désirs naturels qu'ont les hommes et les femmes, le féminisme, au-delà de nier l'influence biologique, se condamne à ne pas comprendre la complexité des interactions du développement de l'identité des hommes et des femmes. Le développement de l'identité des sexes, et son acceptation, est un constant échange entre le milieu social et la personnalité de l'individu qui va réagir à ce milieu, plus ou moins bien. L'intégration sociale est une preuve de la part biologique dans nos comportements, et de l'existence d'un caractère personnel naturel⁶, car cette intégration des normes féminines (attitude, vêtement...) ou masculines ne se fait pas de la même façon chez tout le monde. L'intégration sociale se fait donc aussi par la nature de la personne, prouvant qu'il existe une nature, et que cette personne ne se laisse pas construire toute passivement. *Or, puisque nature il y a, il paraît logique que celle-ci soit différente chez des êtres dont le sexe est différent. Il y a fort à parier que l'intégration sociale d'un homme ne puisse pas se faire de la même manière qu'une femme. Mais nous reprendrons cette discussion dans un chapitre deux à venir. A réécrire.*

La maternité et son influence sur la psychologie féminine

Touchons enfin quelques mots sur un autre phénomène naturel, celui de la maternité.

Le fait de pouvoir accoucher pour une femme est la différence biologique la plus radicale qui la distingue de l'homme. Donner la vie est une chose extraordinaire qui marque profondément les femmes. Nous avons lu dans un petit livre (son titre nous échappe, nous le retrouverons) un très beau texte qui exprimera mieux que nous ce qu'est la maternité : « La femme fait don de sa personne à travers la grossesse, puis en s'occupant de ses enfants. La femme a donc cette capacité particulière « d'humaniser » la famille autant que la société. Si une femme arrive à vivre ce don de soi, cette vie altruiste, cela aura une très grande influence sur la société et les hommes auront à l'observer et à imiter sa manière de vivre un amour oblatif ».

Nous croyons que l'essentiel est dit. La maternité est un don exceptionnel de soi à l'enfant que la femme porte en elle. Cette situation lui donne une capacité particulière au don d'elle-même, et c'est notamment pour cela qu'elle se tourne plus aisément vers des métiers relationnels (la plupart des métiers du tertiaire sont à majorité féminin).

⁶ Cela est bien évident si l'on constate l'hérédité de ces caractères. Nous voyons que nous avons les mêmes tempéraments que nos parents, et qu'au-delà de l'éducation, notre caractère est aussi un fait biologique.

L'idéal féministe contre l'idéal féminin

Mais le féminisme répugne à la maternité car s'occuper d'une famille ne rapporte ni argent ni pouvoir et rend la femme dépendante financièrement de son mari. A ce propos la féministe marxiste Christine Delphy nous informe que cette dépendance économique entraîne l'accaparement des moyens de production par le mari qui devient propriétaire (par son argent gagné) tandis que la femme est simplement entretenue (dans le foyer). Christine Delphy parle alors, dans un langage marxiste, de deux classes au sein de la famille : une dominante (l'homme) et une dominée (la femme). Selon elle, puisque la femme a une activité productive au sein du foyer, elle devrait être traitée comme pour tout travail économique, et être rétribuée. Elle ne semble voir aucune différence de nature entre la relation du patron et de son employé et celle d'un époux et de son épouse. Quelle vision enchanteresse des relations homme-femme avons-nous là, purement économique et de pouvoir...

Il est très étrange pour ne pas dire malsain de penser les relations d'un couple en termes de rapport de force comme le fait Christine Delphy. L'analyse marxiste de la lutte des classes pour comprendre la relation d'un couple est inadaptée et n'a pas été forgée pour ça. Un couple c'est un projet de vie, donc dans la durée, qui se forme à deux dans une confiance et un amour l'un pour l'autre. Cette relation est basée sur l'amour et le service, non sur la suspicion ou la domination (normalement). Le principe du couple amoureux est de mettre de côté sa personne pour s'ouvrir à l'autre en tournant nos actions vers lui pour le rendre heureux. L'idée donc de deux classes antagonistes et en compétition pour le pouvoir est très étrange appliquée à une relation amoureuse, puisque cette idée n'existe pas ou peu dans un couple normal. Il nous semble pertinent de remplacer l'idéal de domination de Mme Delphy par un idéal de service, et les problèmes de couple pourront commencer à se résoudre.

De même les tâches ménagères sont au cœur d'un débat dans lequel le moindre effort est calculé pour que la femme ne soit pas lésée par rapport à son mari, comme si l'acte gratuit qui rend service et fait plaisir était un acte de soumission. Au contraire c'est cet acte de dévouement et d'amour qu'il faut rechercher. Sans prôner l'exploitation des femmes par leur mari, qui est un fait encore malheureusement trop répandu aujourd'hui, le féminisme devrait réinstaurer l'idéal de service, afin non pas que les femmes soient moins serviables, mais que les hommes le soient plus. Au lieu de dire que le service d'une femme est rabaissant, il faudrait dire que c'est le non service d'un homme qui est rabaissant. La domination d'un sexe sur l'autre engendre une dégradation des relations homme-femme. Le service mutuel consolide quant à lui cette relation. La vision féministe de lutte des classes pour expliquer les relations homme femme est impertinente et envenime la situation.

L'interchangeabilité des rôles parentaux

Puisque la vision féministe des relations entre les deux sexes est basée sur le rapport de force, que son idéal est la domination, la femme au foyer est la bête noire du féminisme moderne, et la maternité est rejetée. Dans un désir de rééquilibrage égalitaire, le constructivisme explique que la maternité et la paternité sont de simples rôles sociaux qu'il faut déconstruire pour libérer la femme de cette tâche ingrate de s'occuper de ses enfants qui la cloue au foyer, et pour qu'elle n'ait plus à « sacrifier » sa carrière personnelle. C'est dans cette perspective de faire passer le travail avant la famille que de nombreux articles soutiennent la thèse selon laquelle l'enfant entretient la même relation

avec sa mère qu'avec son père, et que le père peut faire office mère sans que cela ne change rien à la vie de l'enfant. Ainsi le père peut faire la mère tandis que la mère fait le père et va au boulot pour accomplir l'idéal féministe qui s'est imposé, c'est-à-dire cette femme productive comme un homme, et surtout un homme riche et haut placé, dans l'espoir de dominer la société à son tour.

L'importance de chaque rôle parental et les résultats de la psychanalyse

Mais tout d'abord, les rôles de chaque sexe ne sont pas interchangeables comme le pense le féminisme. Nous l'avons vu et le verrons amplement encore, l'homme et la femme sont différents, complémentaires dans ce qu'ils apportent à l'enfant, et le père ne peut pas être l'équivalent d'une mère auprès de ce dernier. Cette fausse idée repose uniquement sur le postulat que l'homme et la femme sont fondamentalement les mêmes, ce qui s'avère très loin de la réalité. A ce sujet la psychanalyse nous révèle que l'enfant passe par plusieurs phases dans lesquelles le rôle du père et de la mère sont essentielles dans sa bonne structuration psychique. Par exemple, beaucoup d'enfants ont des angoisses et des fragilités psychologiques à la suite d'une mère absente ou pas assez présente, par manque de tendresse ou d'attention (entraînant notamment des pertes de confiance). De même la psychanalyse a montré que le père est la figure qui rompt le charme de la relation fusionnelle entre le nourrisson et la mère. Cette intrusion du père dans la vie de l'enfant lui fait comprendre qu'il n'est pas le seul centre d'intérêt et que la mère qui lui suffisait à tout n'est pas la seule réalité. Ainsi, grâce à la figure symbolique du père, l'enfant se détache d'un monde maternel confortable où tout lui était offert et passe dans le monde réel où il doit apprendre à se débrouiller seul et à devenir autonome. Alors que la mère lui était pleinement dévouée, l'enfant apprend à travers le père qu'il existe aussi des interdits et qu'il ne peut pas tout exiger ou tout faire comme il le croyait au début. Ainsi une mère qui couve trop sa progéniture et qui efface la figure du père crée souvent un tempérament capricieux qui n'arrive pas à assumer les difficultés du monde. La mère et le père renvoie à l'enfant des réalités différentes dont il ne peut se passer pour développer une psychologie normale et équilibrée.

De même la construction de notre identité sexuée s'élabore vis-à-vis des deux figures parentales qui jouent des rôles complémentaires. Certains diront que nous nous contredisons après avoir dit que l'homme et la femme ne sont pas des constructions sociales. Ce qui est construit ce n'est pas le sexe, mais notre identité sexuée, c'est-à-dire les codes sociaux, la féminité et la masculinité, qui correspondent à chaque sexe. Il arrive qu'un enfant ne reconnaisse pas son sexe et adopte une identité contraire (un garçon pourra par exemple adopter un comportement féminin, et une fille un comportement masculin). L'acceptation de son sexe par l'adoption de son identité sexuée correspondante se réalise grâce aux parents qui nous aide à construire notre sexualité (nous ne pouvons développer trop de peur de sortir de notre cadre. Nous renvoyons donc le lecteur aux travaux du père Tony Anatrella sur lesquels nous nous appuyons.)

L'idéal de domination contre l'idéal de service

Deuxièmement, si la maternité est chose ingrate pour le féminisme, c'est, nous l'avons vu, parce qu'elle ne correspond pas à l'idéal de domination du féminisme, mais à son opposé, le service. Or l'échelle des valeurs du féminisme n'est pas la bonne. Le pouvoir ne vient pas avant l'amour, le travail est moins important que la famille, la rentabilité n'est

pas supérieure au don gratuit, et notre intérêt personnel ne doit pas passer devant la charité et l'altruisme. Si la société n'était pas seulement focalisée sur le profit, si elle érigeait plutôt d'autres valeurs telle que l'abnégation, le don, l'entraide ou la cohésion familiale, il y a fort à parier que la femme au foyer serait admirée et respectée et non perçue comme une esclave.

Bien sûr il n'y a aucun mal à ce qu'une femme ait de l'ambition ! Bien au contraire, c'est admirable et à encourager, mais tout dépend des intentions qui la motivent. Si le féminisme encourage comme idéal de vie pour les femmes d'avoir le plus de pouvoir et le plus d'argent possible, pour imiter et concurrencer les hommes, voilà un idéal pauvre et très conformiste avec notre société individualiste et consummatrice comme le soulignait Marguerite Yourcenar dans une interview.

Entre les nombreux choix de vie qui s'offrent désormais à la femme actuelle, seules ceux qui conduisent à l'argent et au pouvoir semble compter pour le féminisme (aucune féministe ne lutte par exemple pour la parité dans les métiers de chantier ou dans les métiers ouvriers qui sont en bas de la hiérarchie sociale). Or pour vraiment défendre les droits des femmes le féminisme devrait se soucier que la société leur accorde tous les choix de vie possibles, et non se soucier de dicter lequel lui paraît le mieux suivant sa logique de rapport de force avec les hommes. Par exemple, le coût élevé de la vie empêche une femme de pouvoir s'occuper de ses enfants et la contraint à travailler sans lui laisser d'autre choix. Le féminisme qui est pour la liberté des femmes devrait donc trouver préoccupant que la société actuelle ne permette pas à une femme d'élever ses enfants si elle le désire, et qu'elle soit contrainte de les laisser à une nourrice pour toucher un salaire complémentaire à celui du père qui seul ne suffit pas aux besoins financiers de la famille. Les femmes doivent être libres de choisir ce qu'elles veulent faire, sans dévaloriser aucune option, ni une carrière professionnelle prestigieuse, ni la vocation maternelle qui est le privilège de la femme.

La répartition sexuée du travail

Mais au nom de l'égalité le féminisme se croit permis de forcer les femmes à s'orienter tel qu'il le souhaiterait, en suggérant l'idée par exemple des quotas par métier où le sexe devient un critère d'embauche alors que seule la compétence ne devrait compter. Un choix selon le sexe, c'est du sexisme, et c'est ce que le féminisme reprochait à la société de faire en s'exclamant, avec raison, qu'il est injuste de choisir un homme plutôt qu'une femme seulement parce que c'est un homme. Nous pensons que les femmes sont aussi capables que les hommes pour savoir ce qu'elles souhaitent faire, pas besoin de quota ni de pressions sociales qui ne servent qu'à tenter vainement de cacher l'attrait divergent qu'ont les hommes et les femmes pour les différents secteurs professionnels, et donc les différences naturelles qui existent entre eux.

La libre concurrence s'occupe de faire le tri entre les meilleurs et les moins aptes pour le poste voulu, et les femmes peuvent ainsi s'orienter vers les métiers où elles sont les plus douées (c'est ce que préconisait John Stuart Mill). C'est ainsi qu'on remarque une plus grande aisance des femmes dans le domaine tertiaire (services, relation, et même commerce), tandis que le secteur primaire (exploitation des ressources naturelles, agriculture, pêches...) et secondaire (industrie, transformation des matières premières) sont majoritairement masculins.

Du premier présumé féministe que l'homme et la femme sont naturellement les mêmes, un second a pu être tiré : toute inégalité de résultat provient d'une discrimination sociale. Nous entendons donc déjà les constructivistes s'exclamer que les choix de métiers

paraissent naturels mais qu'ils sont en fait habilement orientés par l'influence et le conditionnement social. L'exemple de la Suède met à mal cette objection. Ce pays où le féminisme est le plus avancé dans le monde, où la société prône avec le plus d'insistance l'égalité des hommes et des femmes, obtient malgré tout une même division sexuée du travail, avec 90% d'hommes ingénieurs pour 10% de femmes ingénieurs et un taux proportionnellement inverse pour les femmes infirmières. Nous ne pouvons pourtant pas accuser la Suède de climat social défavorable envers les femmes puisqu'il s'agit de la nation la plus féministe au monde. Ce résultat inégal ne vient pas d'une injustice sociale, il ne peut s'expliquer que par l'attrait naturellement divergents des centres d'intérêt de chaque sexe.

Une autre incohérence de l'idée constructiviste que l'homme et la femme sont des purs produits de la société : l'exemple des jouets

Revenons maintenant à la pensée constructiviste que nous avons jusqu'alors critiqué. Ces arguments reposent souvent sur des vérités fondées. Puisque la culture imprègne constamment notre nature, lui donnant une forme culturelle spécifique, il est vrai de dire que notre éducation forge nos mentalités, notre psychologie, nos goûts, nos intérêts, mais absurde d'affirmer que tout ceci n'est qu'exclusivement culturelle. Si on nie le facteur biologique afin de préserver l'idée d'une parfaite égalité en tout et pour valoriser une vision indifférenciée des sexes, on s'expose à des contradictions insurmontables. Nous l'avons vu dans l'incompréhension des féministes devant le phénomène de répartition sexuée du travail, en voici un dernier exemple avec le pouvoir qu'on attribue aux jouets « genrés ».

La position féministe au sujet de la poupée est connue : celle-ci est un instrument du patriarcat qui par l'intermédiaire des parents conditionne les filles à devenir des futures mères en l'excluant d'un choix professionnel plus avantageux. Les jouets sont intentionnellement disposés dans les rayons fille ou garçon pour refléter l'image de la femme et de l'homme que la société veut mettre en place. La société patriarcale astreint ainsi les filles à avoir un rôle inférieur grâce aux jouets stéréotypés comme la poupée, qui détermine leurs intérêts et leur futur choix de vie. Ces schémas mis en place dès l'enfance seraient la cause de la condition de la femme actuellement insatisfaisante et nettement inférieure à celle de l'homme. Les jouets contribuent à la formation des différences psychologiques sexuelles, qui construites ainsi, entraînent une inégalité des conditions en défaveur de la femme. Cette façon de voir les choses, qui nous l'espérons est un résumé fidèle à la pensée féministe, a de nombreux présupposés qu'il est bon d'analyser.

En premier lieu il faut prétendre que jouer à la poupée prédispose la fille à avoir un rôle inférieur au garçon qui joue à la voiture ou à l'épée. Les jouets causeraient une psychologie faible chez les filles, et une psychologie forte chez les garçons. Nous sommes toujours dans la promotion féministe d'un idéal masculin : les jouets de garçon sont mieux que ceux des filles. Mais il s'agit d'une fausse considération, car en réalité nous voyons mal pourquoi jouer à la poupée serait moins bien que de jouer à autre chose. En quoi est-ce pénalisant pour une petite fille d'aimer jouer à la poupée plutôt qu'à la guerre par exemple ? Il est arbitraire de penser que les jouets des garçons inspireraient des meilleurs métiers que les jouets des filles, que les jouets stéréotypés inculqueraient un rôle de soumission aux femmes et perpétueraient la domination masculine. Doit-on alors en déduire qu'un gars qui fait le bricoleur en construisant des legos devant une fille qui jouerait à la princesse s'inscrit aussi dans le schéma de la domination masculine ? Les jouets féminins

ne suggèrent pas plus que les jouets masculins une idée de soumission à l'enfant, ou une condition dégradante.

Deuxièmement rappelons que pour acquérir un métier dans la vie il ne suffit pas de jouer à ce métier, il faut s'en faire une vraie idée, avoir les compétences et la motivation que l'on acquiert beaucoup plus tard par les études. Il n'y a **aucun rapport** entre les jouets auxquels l'enfant a joué petit et le métier qu'il exercera plus tard, dans l'immense majorité des cas. Les jouets conditionnent très peu l'avenir de l'enfant, et il est naïf de penser que l'enfant qui s'amuse avec des legos deviendra surement bricoleur, ou celui qui s'amuse avec un tracteur un agriculteur, et pourquoi pas celui qui joue à la guerre un futur tueur en série !

Le troisième présupposé est constructiviste. Il consiste à penser qu'une fois de plus un enfant est totalement malléable, qu'il suffit de donner une poupée à une fille pour qu'elle apprenne à l'aimer. Quand une fille reçoit une poupée, selon le féminisme, elle aime jouer à la poupée non parce qu'elle désirait y jouer, mais parce que la société, par l'intermédiaire des parents, l'entraîne dans un rôle qu'elle apprend à aimer. Toute passive en recevant sa poupée, la fille se met à aimer la poupée parce qu'on ne lui laisse pas d'autre choix. De même un garçon reçoit une voiture à son anniversaire, il est content, mais il est content parce que c'est la société, par l'intermédiaire des parents, qui lui apprend à aimer la voiture. Encore une fois, selon le constructivisme, rien n'est inné, tout est implicitement construit.

Une fille serait en fait tout aussi contente de recevoir une voiture et le garçon tout aussi heureux d'avoir une poupée, il y aurait une indifférence naturelle des enfants à l'égard des jouets qu'on leur offre, et leur centre d'intérêt serait façonnable à loisir. Le constructivisme satisfait l'exigence égalitaire du féminisme en proposant une vision uniformisée des sexes.

Le féminisme constructiviste affirme sans s'en rendre compte que l'enfant ne sait pas ce qu'il veut à la base et qu'il est simplement conditionné par les jouets qu'on lui propose. Tout part de là, on façonne l'esprit de l'enfant comme de la pâte à modeler, l'enfant n'a aucune préférence naturelle, aucun caractère, il subirait entièrement les influences extérieures, son caractère se formerait au fur et à mesure que la société, à travers l'éducation parentale, le construit.

Mais quelle révélation pour les femmes qui redoutent d'avoir des enfants parce qu'ils sont difficiles à gérer, parce qu'ils sont bruyants et capricieux, qu'ils n'en font toujours qu'à leur tête... eh bien non ! Le féminisme sous-entend qu'en réalité ils sont tout calmes et qu'ils se laissent parfaitement dompter. L'enfant n'aurait pas de préférences naturelles, ce n'est pas lui qui déciderait ce à quoi il aime jouer, ce sont ses parents qui lui donnent, selon son sexe, ce que la société recommande pour lui, et il serait conditionné, et il serait comme obligé d'accepter et d'aimer les jouets à sa disposition. Voilà ce que sous-entend l'idée selon laquelle les jouets « genrés » (et à travers eux toute l'éducation) seraient la seule cause de notre psychologie, de l'orientation de notre genre, et que les garçons et les filles se construisent uniquement en réaction à ce qu'on leur donne, qu'ils n'ont pas de désirs instinctifs, naturels.

Étrange et angoissante conclusion quand nous savons pertinemment qu'il n'y a rien de plus capricieux qu'un enfant, quand la réalité nous rappelle que ce petit être caractériel n'est à la naissance que pur désir, et qu'au moindre refus, il se met à pleurer. Conclusion incompréhensible quand nous voyons que les enfants rejettent les jouets qu'ils n'aiment pas et qui finissent à la poubelle ou au grenier, montrant que les enfants, loin d'être passif, sélectionnent selon leurs préférences naturelles ce qui leur plaît le plus.

Et comment comprendre le conflit permanent entre la volonté des adultes et le désir des enfants si la volonté des adultes créait les désirs des enfants ?

Ces arguments visent uniquement celles et ceux qui soutiennent vaillamment que notre caractère n'a rien de naturel, c'est-à-dire la thèse constructiviste, où toute singularité ou différence est perçue comme construite. Nous ne nions pas l'influence de l'éducation dans la construction des caractères respectivement féminin et masculin, nous soulignons simplement que voir en eux une pure instrumentalisation sociale est fantaisiste et amène, en niant la part biologique (ou naturelle) de ces caractères, à des contresens énormes.

Les féministes laissent croire que si l'enfant était confronté au dilemme entre poupée et voiture, ce dernier ne saurait pas choisir ce qu'il préfère, il jouerait indifféremment avec l'un ou l'autre. Or l'enfant a des désirs, des envies naturelles, qui sont d'ailleurs souvent à réprimer pour justement lui apprendre qu'il ne fait pas ce qu'il veut, démontrant bien que naturellement l'enfant sait ce qu'il veut ou ce qu'il ne veut pas. Il est tout aussi banal de signaler que l'enfant en bas âge se contrefiche pas mal du regard de la société, et qu'il choisit très librement ses jouets tant qu'on ne lui en interdit pas l'accès. C'est là que les féministes interviennent pour dire que les parents, eux, enrôlés dans des schémas sociaux traditionnels, vont spontanément assigner des jouets qu'ils croient adaptés aux filles et aux garçons. Mais dans l'immense majorité des foyers se sont les enfants qui décident de leurs cadeaux de Noël et non les parents à leur place. De plus, s'il est vrai que les parents nous proposent arbitrairement des jouets dans les premiers instants de notre vie, le bébé est encore capable de refuser d'y jouer s'il n'est pas attiré par ce qu'on lui offre, et c'est pourquoi certains jouets sont délaissés par le nourrisson pourtant gâté. Ainsi, en général, la division des jouets masculins et féminins ne provient pas d'une construction sociale, mais de l'expression des préférences naturelles exprimées par les enfants.

Il convient selon nous de remettre les termes dans le bon sens : n'est-ce pas plutôt parce qu'une fille préfère jouer avec une poupée naturellement que la société va mettre les poupées dans le rayon jouet pour fille ? La vérité c'est que l'enfant a naturellement son caractère, il l'exprime bien assez par ses cris. Il a donc des désirs innés, non construits, des préférences instinctives, et l'enfant sait très bien choisir ce qu'il veut, y compris les jouets qu'il préfère. Or nous observons effectivement que les filles jouent plus avec les poupées, et les garçons avec d'autres jouets. Ceci constitue une preuve supplémentaire que les caractères des filles et des garçons sont fondamentalement et naturellement différents.

Conclusion

(Temporaire)

Nous arrivons au moment de synthétiser ce qui vient d'être dit, et de relier les arguments de notre réflexion dans un tout un peu plus cohérent :

Nous avons vu que le féminisme est un mouvement égalitariste, qui ne pouvant supporter les différences naturelles entre homme et femme par souci d'égalité se réfugie dans une pensée constructiviste, c'est à dire une pensée qui considère l'homme et la femme comme des réalités sociales, et aucunement naturelles. Cependant la différence physique naturelle étant trop évidente, certaines féministes préfèrent restreindre cette idée de construction totale à la psychologie. Si notre corps n'est pas que culturel, notre psychologie au moins est entièrement façonnée par la société. Ainsi le corps serait naturel, et notre esprit culturel, dans une dualité beaucoup trop tranchée pour être vraie.

Notre essai a démontré que cette vision était fausse, que le constructivisme est une philosophie inexacte, et que l'homme et la femme ont des psychologies très différentes. Le fait que par l'intermédiaire de leurs corps l'homme et la femme n'ont pas tout à fait le même rapport au monde devrait déjà suggérer aux féministes constructivistes que la psychologie des femmes n'est pas celle des hommes. Ainsi nous avons expliqué que la mentalité et les goûts ne sont pas les mêmes chez les hommes que chez les femmes, et cela indépendamment du contexte social. Ce constat extrêmement banal expliquent pourquoi certains domaines restent plus féminins et d'autres plus masculins, alors que notre société s'efforce dans la foi d'une égalité complète à tout « dégenrer ».

Le projet d'identité parfaite entre les deux sexes est la principale erreur du féminisme dominant (certaines féministes s'en sont d'ailleurs aperçues). Il faut donc bien faire comprendre que ces différences naturelles hommes femmes n'empêchent pas l'égalité en droits, mais empêchent plutôt une uniformité où les femmes seraient comme les hommes. Ceci, dans n'importe quelle société, c'est impossible, et les différences qui persistent viennent moins d'un odieux patriarcat invisible et inconscient que de sensibilités naturelles.

Les spécificités de chaque sexe sont bien réelles, mais elles ne sont pas comparables, et la différence n'implique pas un inférieur et un supérieur. Si la femme est sans aucun doute plus douée dans certains domaines que l'homme, et moins bonne que l'homme dans d'autres, personne ne peut dire en revanche que dans leur globalité un sexe est inférieur à l'autre, ce qui serait insensé et particulièrement absurde. La femme est différente de l'homme, la nature féminine répond à la nature masculine, leurs différences les enrichies et leur permet une relation salubre et bénéfique, ce que n'aurait pas permis l'austère fantasme d'un monde d'hommes et de femmes parfaitement identiques en tout, et qui n'ont rien à s'apporter l'un l'autre. L'attirance amoureuse découle en fait de cette différence.

Nous avons également vu que le constructivisme, partant de cette fausse hypothèse que les deux sexes sont identiques, considère que toutes inégalités de résultat entre eux (la différence du choix de métier, la différence de choix des jouets, la différence de centre d'intérêt, de choix de discussion, bref de psychologie) sont l'unique fait du formatage social, des normes sociales qui aussi invisibles qu'efficaces façonneraient les psychologies en défaveur des femmes, et à l'avantage des hommes. C'est le système patriarcal qui est responsable de toutes les inégalités, et au passage de tous les maux des femmes.

Cette vision simpliste ne peut plus tenir dès qu'on reconnaît (cette banalité) d'un lien entre le corps et l'esprit. La biologie impacte notre psychologie, et se trouve à la source de la féminité et de la masculinité. Chaque société interprète les différences hommes femmes à sa manière, les critères de féminités ne sont pas partout les mêmes, mais ils existent néanmoins. En analysant les traits de caractère typiquement féminins et ceux typiquement masculins, nous arrivons à comprendre pourquoi malgré notre société

devenue totalement féministe, au point que ne pas soutenir cette cause est devenu un drame, nous observons toujours les inégalités de résultats déjà cités.

Enfin, nous avons montré au cours de notre travail que la méthode du féminisme pour parvenir à son impossible objectif d'identité entre les deux sexes est de se conformer à un idéal masculin (valorisation de la force, de la compétition, de la productivité, et de certains métiers à majorité masculine qui sont hiérarchiquement bien placés) tandis que les traits plutôt féminins sont dépréciés (la tendresse, le service, l'altruisme en général, la finesse psychologique). Cet idéal masculin du féminisme se double d'une volonté de domination (trait plutôt masculin), qui se traduit par une vision des relations homme-femme sous l'angle marxiste d'un rapport de force, de lutte entre deux classes. Le féminisme est trop souvent un combat contre les hommes plutôt que pour les femmes, rendant fort compliqué l'entente homme-femme. Le paradoxe est donc que le féminisme constructiviste prône un idéal masculin, tout en voyant les hommes comme des ennemis.

Malgré cela, bien des féministes ont des intentions plus que louables, un sens aigu de la justice, se démontrant dans leur engagement politique, dans l'espoir de combattre l'injustice et l'oppression. Ce simple constat nous convainc que même sans parvenir à un accord parfait entre le camp des féministes et le camp qui s'y oppose (pour caricaturer) l'échange courtois d'idée entre les deux est quelque chose de possible. Beaucoup de féministes cherchent le bien commun et accepteront d'apporter leur contribution au débat, en dialoguant et même en réfutant leur adversaire dans une bienveillance salubre, qui fera progresser la réflexion vers la vérité que nous ne faisons pour l'instant qu'entrevoir. Ainsi, la société progressera vraiment vers la tolérance et le respect mutuel. Cette attitude possible d'ouverture sera un exemple inspirant de réconciliation et de concorde, notamment entre les hommes et les femmes.